

Un château dans la pampa

Luiz Antonio de Assis Brasil

Volume 36, numéro 1 (211), février 1994

Brasilittéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32078ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Assis Brasil, L. A. (1994). Un château dans la pampa. *Liberté*, 36(1), 118–133.

LUIZ ANTONIO DE ASSIS BRASIL

UN CHÂTEAU DANS LA PAMPA*

Né à Porto Alegre en 1945, il est avocat et professeur de littérature à l'Université pontificale de cette ville. Auteur d'un nombre considérable de romans, parmi lesquels : *Um quarto de légua em quadro* (1976), *Bacia das almas* (1981), *As virtudes da casa* (1985), *Manhã transfigurada* (1989), *Cães da província* (1991), *Videiras de cristal* (1991) et *Um castelo no pampa* (1992) dont on trouvera ici un extrait.

Ainsi que João Felício l'avait imaginé, le chargement du basalte destiné aux fondations du Château éreintait les bœufs ; c'était là même, à São Felício, que la pierre noire était polie et transformée en blocs cyclopéens par des tailleurs de pierre qui travaillaient sous la treille de *Santa-fé***, tout près du chantier, et qui, tapant leur maillet sur le ciseau d'acier, faisaient jaillir des éclats et des étincelles de la roche noire ; ensuite, les hommes qui creusaient ouvraient des tranchées rectilignes, très profondes, dans lesquelles ils disparaissaient complètement, seuls leurs chapeaux restant visibles, le maître d'œuvre les incitant à creuser plus, conformément aux indications d'un pieu criblé de mesures ; d'un côté, les ouvriers lançaient

* Tiré de *Perversas famílias*, Porto Alegre, Mercado Aberto, 1992.

** Plante grimpante. (N.d.T.)

les gros blocs à l'aide d'un filet de cordes en chanvre tressé, grosses comme le poing, les jetant dans le fossé un peu humide, attendant la venue du maître, omniprésent, qui mesurait le niveau et prescrivait les retouches nécessaires, réalisées grâce à des pierres plus petites, s'assurant qu'elles fussent bien juxtaposées, comme deux lèvres parfaitement unies : c'était un fourmillement d'êtres, qui se révélaient plus ou moins ignorants, plus ou moins rusés, tous avides d'interminables rôtis de mouton, tous joueurs de guitare et d'harmonica, tous installés dans les dépendances de l'*estancia* avec l'aisance de légitimes propriétaires, supportant sans mot dire les provocations du maître d'œuvre et finissant invariablement la journée en souleries monumentales à la *cachaça**, qui faisaient naître de l'inquiétude quant à la poursuite des travaux. Des pluies printanières tombaient encore, risquant de faire chômer pendant une semaine ce curieux bataillon, le renvoyant aux histoires racontées autour du feu et à de nouvelles beuveries et aux mélodies accompagnées à la viole. Avec le retour du beau temps, les travaux reprirent avec une ardeur frénétique, comme si le maître d'œuvre avait voulu triompher de la nature. Le Château, ou plutôt ses fondations, prenait enfin forme : une ébauche d'angles droits, très prometteurs, s'unissant à des murs naissants, si épais qu'ils permettraient d'étouffer les délires de D. Plácida. Les veines de João Felício étaient parcourues d'une voluptueuse extase lorsque le maître d'œuvre déployait le plan du Château, lui montrant où en étaient les fondations : une vaste esplanade, ouverte juste au-dessus de l'ancienne baraque de Bento Maria, démolie à coups de pioche. Le Château serait si grand qu'il pourrait contenir plus de cent personnes ; la salle à manger s'étendrait tel un salon royal ;

* Eau-de-vie à base de canne à sucre. (N.d.T.)

les chambres à coucher comporteraient cent lits ; mais ce qu'on discernait surtout, c'étaient les deux tours, déjà majestueuses, sous la forme de quadrilatères identiques, placés à chaque angle de la façade. La fantaisie de João Felício complétait ce que les yeux ne pouvaient voir et, pour lui, ces deux tours crevaient déjà les cieux, si limpides en cet instant précis. Il les distinguait, solennelles et romantiques : ce serait le royaume de Dona Plácida et la sépulture des jalousies régressives, plus atroces peut-être que les véritables et actuelles — que, du reste, il ne connaissait pas.

Ce qu'il connaissait, c'était la hâte : il se trouvait jeune, bien que d'une jeunesse dévastée, et peut-être n'était-il pas loin du bonheur tant attendu. Il s'emportait contre le maître d'œuvre, il vomissait des injures chaque fois qu'il croyait entrevoir quelque obstacle : et des obstacles, il y en avait ! Les pierres venaient d'un endroit se trouvant à quatre jours de là, aux confins éloignés de sa fabrique de viande séchée, et c'était la raison des exaspérantes interruptions. Il décida d'acheter de nouvelles charrettes et embaucha d'autres hommes ; c'est ainsi que sur le chemin qui conduisait à São Felício, on voyait toujours des voitures qui allaient et venaient, dans un affairément qui étourdissait les riverains : en voyant ce va-et-vient, ils se posaient des questions, chacun voulant donner les explications les plus plausibles à une telle nouveauté. « Une histoire de fou », disaient certains ; d'autres, sûrement parce que João Felício représentait encore un voisin qu'il fallait flatter et de qui il convenait d'obtenir des faveurs, rectifiaient en affirmant « peut-être est-il simplement en train de transformer son estancia ». Ce qui est sûr, c'est que les mauvais buveurs et les mauvaises langues jasaient : João Felício construisait une citadelle pour cent hommes armés, dans l'intention de déclarer la guerre au gouvernement provincial — une

absurdité telle que les plus sobres les faisaient taire à coups de poing. Des révolutions, ils en avaient vu assez et, heureusement, les dagues du dernier conflit rouillaient aux murs des étables. Ces rumeurs arrivèrent aux oreilles de João Felício, qui ordonna de placer des gardes sur toutes les routes de l'estancia, faisant lui-même la garde, le pistolet à la ceinture, comme un bandit. Seuls les charretiers et leurs charges pouvaient entrer. Les enfants eux-mêmes, si tapageurs et indiscrets, n'étaient pas admis au-delà des portails. On créait ainsi une légende et il n'était pas rare que, le soir, les voisins distinguent l'ombre de João Felício sur son cheval, longeant les longues clôtures de pierre qui démarquaient les limites de sa propriété. Une fois, l'intendant de l'estancia voisine se hasarda à épier, monté sur une branche de figuier ; les hommes de João Felício lui ordonnèrent d'en redescendre et, face à son refus, tirèrent des coups de feu en l'air ; à un tel acte d'extrême insolence, il fut répondu par de nouveaux coups de feu et João Felício dut écrire une curieuse missive à son voisin — un baron —, afin d'éclaircir les choses. En échange, il reçut une autre lettre dans laquelle le baron l'envoyait au diable, rompant ainsi des relations de voisinage toujours courtoises, bien que distantes.

— Hé bien qu'il en soit ainsi, brailla João Felício. Quel besoin ai-je d'un baron ?

Un curé vint le voir ; il agitant un mouchoir blanc à une distance prudente, en criant le nom de João Felício. Ils se rencontrèrent au-delà de la palissade, et leur dialogue fut observé de loin : on vit le curé faire demi-tour après avoir étendu sa bénédiction aux travaux qu'il distinguait à peine. Lorsqu'on lui demanda ce qui s'était produit, le curé répondit seulement :

— Ça ne peut pas continuer comme ça.

Même le contremaître de la fabrique de viande séchée, qui, à intervalles réguliers, venait rendre compte des affaires, même lui était tenu en marge des événements, et, comme il considérait qu'il était plus important de conserver son emploi que de satisfaire une curiosité hors de propos, il se résolut à prendre congé, rentrant à São Gonçalo plein de doutes sur l'équilibre mental de son patron.

Le fait est que personne, excepté le maître d'œuvre et João Felício, ne savait exactement ce qui était en train d'être construit. Leurs entretiens avaient des accents de conspiration et ils ne parlaient qu'au travers de codes scabreux.

João Felício savait cependant que, vu le goût du ragot de ces gens sans feu ni lieu, son secret ne pourrait être longtemps gardé. Il convenait même d'admettre que tout ce délire de construction pouvait fort bien être déjà arrivé aux oreilles de sa femme, et il s'empressait lui-même d'envoyer à Pelotas des rumeurs d'incroyables marquages de bétail, de réparations de palissades, de traitements spéciaux à un verger mystérieux, d'achat de bétail, enfin, tout ce qui aurait pu justifier aux yeux de D. Plácida un tel remue-ménage.

La nuit, il avait des poussées de fièvre et se réveillait à soubresauts, imaginant que tout avait été découvert et rendu public et, dans ces moments-là, ses doutes prenaient des proportions de catastrophe et une idée diffuse lui venait à l'esprit : il n'arriverait pas à finir le Château. Cette idée lui vint tout d'un coup, un dimanche, alors qu'il venait de sortir de son lit. Les travaux avaient été interrompus pour le jour du Seigneur et il se retrouvait à la merci de lui-même, lié à son vœu fantastique. Pourquoi ne pas le dire à sa femme ? À quoi bon ce caprice, si ce n'était l'occulte perversité de pouvoir un jour dire à D. Plácida « viens, on va à São Felício, je voudrais te

montrer quelque chose » et découvrir ensuite, dans la profondeur des yeux de son épouse, un Château beaucoup plus grand et plus beau que les obscènes châteaux du lac de Genève. Oui, mais où était donc la gloire de tout cela ? Où en était la grandeur ?

Ce dimanche-là, il se leva, essayant de se débarrasser des ombres qui se mêlaient dans son âme. Il alla dans la galerie. C'était un jour de début d'été qui se levait ; au sommet des buttes encore sombres de la nuit apparaissait déjà une certaine clarté. Le silence était brutal, l'air lourd de vapeur et de somnolence. Du côté du levant, sans nuages, l'Étoile luisait encore d'un éclat malade de fatigue. Il cria vers l'intérieur de la maison, on lui apporta son maté, il s'assit et resta ainsi jusqu'à ce que le soleil surgisse, teintant de sang ses mains et ses bras, se reflétant dans le métal argenté de sa *bomba** de maté. C'est vrai, il ne parvenait pas à contenir ses idées : homme pratique jusqu'à cet instant de sa vie, il se voyait coincé dans un projet monstrueux, un péché peut-être, et, pour justifier une telle entreprise, il ne trouvait que des arguments extravagants. Il pensa même à tout arrêter, tout oublier, rentrer à Pelotas, à la fabrique, assumer ses devoirs d'homme digne. Il essuya la sueur suspecte qui coulait de son front, jeta un coup d'œil aux travaux — et se rendit à l'évidence : il avait été trop loin pour abandonner. Les murs, peu nombreux, mais inexorables, étaient là et le narguaient. Il fit réveiller le maître d'œuvre et, devant cet homme ensommeillé, il proféra une série de récriminations : les travaux prenaient du retard, l'hiver était proche et rien n'était prêt, qu'il appelle plus d'ouvriers, qu'il trouve dans les environs un endroit

* Récipient dont se servent les gauchos pour prendre leur maté, qu'ils aspirent à l'aide d'un petit instrument spécialement conçu à cet effet. (N.d.T.)

où se procurer des pierres pouvant servir, qu'il se matérialise en échafaudages. Il écouta, avec impatience, des explications qu'il ne voulait pas entendre. C'était trop fort ! Il dépensait des centaines de *contos* et n'avait aucune autorité sur les travaux.

À midi, le maître d'œuvre fut tiré d'affaire grâce à une visite. Les nerfs tendus, ils prirent connaissance de l'annonce de l'arrivée de l'Évêque.

D. Felício arriva sur son cheval bai, se plaignant de la chaleur et de la faim. Il portait des habits civils, des *bombachas**, de hautes bottes et une sorte de poncho en soie. Il avait été escorté par un des ouvriers de l'estancia et amenait avec lui un jeune garçon, qui mit pied à terre et alla s'occuper des chevaux. Ils s'embrassèrent, João Felício lui trouva bonne mine. Avant de s'informer de la raison de sa visite, il lui demanda comment il était parvenu à arriver jusque-là. En enlevant son poncho, l'Évêque confessa candidement qu'il avait promis un châtiment terrible *post mortem* à l'homme qui voudrait l'empêcher de rentrer dans la propriété. Ils en rirent et João Felício le fit conduire jusqu'à la chambre d'amis et ordonna qu'on lui prépare une aiguière et de l'eau chaude.

À table, D. Felício dégusta un délicieux ragoût et but de longues gorgées d'un vin qu'il considéra à peine médiocre. Au moment où furent servis les fruits cuits au sirop, João Felício était en train d'essayer de déchiffrer l'expression impénétrable de l'Évêque, mais ce dernier conservait le même sourire, tout en parlant de choses et d'autres : ses moutons commençaient à engraisser, après les bonnes pluies du printemps ; il avait l'intention d'acheter le champ mitoyen, mais les propriétaires refu-

* Pantalons typiques portés par les gauchos. (N.d.T.)

saient de le vendre ; il avait ouvert une *sanga** qui se bouchait ; il avait confirmé à Pelotas...

— Mais, dites-moi..., se hasarda à dire João Felício.

— Oui, je suis bien venu voir cette extravagance, déclara brièvement l'Evêque, en écartant son assiette.

Ils entamèrent une conversation tendue : à Pelotas, tout le monde en parlait ; sur les rives du São Gonçalo, dans la province, peut-être même à Porto Alegre, on disait que le propriétaire de São Felício avait perdu la raison, qu'il épuisait ses bœufs sans compter, qu'il dépensait des fortunes pour une œuvre gigantesque sans la moindre considération pour sa femme, qu'il avait abandonnée.

— Je ne l'ai pas abandonnée. Elle est chez nous, avec Olímpio.

— Avec un enfant, sans mari. Rentre chez toi, mon garçon. Mais, en fin de compte, qu'es-tu en train de construire ici ?

João Felício raconta alors chaque chose dans les moindres détails. Il se sentait soulagé en le faisant. Au fur et à mesure qu'il narrait les mois passés, les projets, il pénétrait dans une espèce de limbe, comme si le long récit avait eu le don de rendre les choses plus légères, de les justifier. Lorsqu'il s'arrêta, il s'entendit dire :

— C'est vraiment une insanité. Laisse donc tomber cette idée.

— Je ne peux pas.

Le café fut servi. Ils le burent en silence.

— Je veux voir cet ouvrage, dit l'Evêque.

Ils s'y rendirent à pied, des chapeaux les protégeant du soleil. João Felício fit le tour des lieux, considéra l'avancement des murs, s'assit à un des angles de la future tour de droite.

* Petit cours d'eau. (N.d.T.)

— J'en suis stupéfait. Je ne pensais pas que tu avais encore besoin de ces démonstrations extérieures de richesse. C'est de l'ostentation qui offense le Seigneur, de la provocation. La maison de Pelotas ne te suffit donc pas ?

— Non. Elle ne suffit pas.

Comment expliquer, et de surcroît à un évêque ?

— Non, elle ne suffit pas.

Et João Felício, sans arguments, commença à parler, marchant d'un côté à l'autre, le long du mur, tapant sur chaque pierre avec la jointure des doigts, perdant petit à petit son calme. C'était sa Grande Aventure, celle à laquelle il jugeait avoir droit ; c'était un homme d'honneur et il s'était toujours acquitté de ses obligations envers l'Église ; il ne supportait pas qu'on l'empêche de poursuivre son œuvre ; il allait la terminer, même si ce devait être la dernière chose qu'il ferait dans ce monde — et il commit alors l'erreur fondamentale de sa vie : il voulut démontrer qu'il la finirait, même si ce devait être avec la force de ses bras et, en disant cela, il prit une corde, avec laquelle il fit le tour d'un de ces blocs de basalte et, déjà bouleversé, se jeta dans le trou où les pierres s'accumulaient. Il n'entendait pas les supplications de D. Felício pour qu'il sorte de là et, du fond, il commença à tirer l'énorme pierre, l'Évêque hurlant que c'était de la démente. João Felício continuait quand même à tirer, l'ombre écrasante de la pierre oscillant au bord du trou, João Felício vociférant que comme ça il finirait le travail, avec la force de ses propres bras, et que personne n'allait l'en empêcher. C'est alors qu'à travers champs, on entendit un lourd fracas, suivi d'un hurlement de douleur. D. Felício criait, des hommes accoururent, à moitié saouls du déjeuner et donnèrent un coup de main afin que D. Felício puisse descendre dans le trou pour administrer l'extrême-onction à celui

qui gisait écrasé sous la pierre et qui, cependant, ne mourait pas, râlant sans vouloir s'arrêter, allant vers une mort animale, devant l'angoisse des hommes qui criaient la meilleure manière de le tirer de là. Après la rapide extrême-onction que l'Évêque prononça entre la rage et les larmes, croyant à peine qu'une telle chose ait pu arriver vraiment, le maître d'œuvre, qui gardait son calme, ordonna à ses hommes de retirer la pierre. Ce fut ainsi qu'au milieu d'interjections et d'injures on découvrit le corps de João Felício, miraculeusement intact, avec toutefois un effroyable ramollissement d'os brisés. Ce fut ainsi qu'on le déposa dans une charrette dont on enleva le banc à ressorts ; sortant du trou, D. Felício ordonna qu'on parte sans plus attendre pour Pelotas, en prenant soin d'éviter les irrégularités du sol.

Ils entrèrent dans Pelotas comme une procession de Vendredi saint, l'Évêque en tête, sur son cheval bai, suivi de près par la charrette du moribond qui montrait des moments de conscience et gémissait, d'une lamentation à donner des frissons. Ils se dirigèrent vers la demeure de João Felício. D. Felício raconta à D. Plácida ce qui venait de se passer ; D. Plácida en resta raide, sans moyen ; il fallut que la gouvernante s'occupe de faire conduire João Felício jusqu'à son lit. Le médecin arriva, s'occupa des petites blessures apparentes, enveloppa les membres brisés et, se lavant les mains dans le bassin, conclut qu'il était trop tôt pour dire quoi que ce soit quant au futur, mais que, s'il survivait, João Felício demeurerait indubitablement paralysé. Il s'ensuivit des journées de fièvre, la demeure se retrouvant pleine de gens comme lors de funérailles, la légende de João Felício se révélant entre les exclamations suffoquées d'incrédulité. Un château ? C'était donc bien un château ? D. Felício appela D. Plácida et, plus calme, blâma l'extravagance de son mari qui s'était ainsi lancé dans

une idée de rêve et qui, non content, avait en plus fait cette folie de vouloir traîner la pierre qui aurait pu devenir sa sépulture.

— Ce fut un châtiment de Dieu, résuma-t-il. On ne construit pas un château.

Lorsque João Felício donna, un après-midi, des signes qu'il survivrait, ouvrant des yeux éteints, reconnaissant les murs de sa chambre, il entendit de D. Felício qui veillait :

— C'est la volonté de Dieu. Oublie cette idée.

Ainsi, le premier geste de résurrection de João Felício fut un faible signe de tête, acquiesçant.

Il ne fut plus jamais le même homme et pas seulement parce qu'il se déplaçait désormais dans un fauteuil, auquel on avait ajouté des roulettes et qui le conduisait à toutes les dépendances de la maison, bien qu'il préférât rester dans le salon, près de la fenêtre ; il avait perdu la lumière de la vie, dans une convalescence faite d'amertume. Dans sa première semaine de vigueur relative, la première chose qu'il fit fut d'appeler Camille Arnoux, qui avait déjà fini la maison d'à côté. Il lui vendit la fabrique de viande séchée de São Gonçalo. Il négocia avec un remarquable manque d'enthousiasme, avec une urgence telle qu'elle lui valut du Français un remerciement insipide, presque féminin. Sur les genoux, on lui mit une planche ; sur la planche, le registre où João Felício apposa sa signature sans la moindre hésitation, regardant distraitement le geste du notaire qui répandait du sable sur l'encre humide. La vente fut scellée par un morne toast au porto et Camille Arnoux répéta mille fois qu'il ferait poursuivre les travaux de la fabrique avec la même assiduité, il ajouterait seulement certains modernismes — la machine à vapeur, certainement. João Felício l'écouta sans trop d'attention, faisant comprendre à tous, par son mutisme délibéré, qu'ils pouvaient se

retirer ; il prit congé d'une voix ténue et cet après-midi-là, il demanda à sa femme de s'asseoir au piano, pour « jouer des airs bien allègres, de ceux sur lesquels on dansait autrefois ». D. Plácida lui obéit, observant sans arrêt son mari, indifférent à ce qu'il entendait, les mains affaissées sur les bras du fauteuil.

Quant au maître d'œuvre, João Felício refusa de le recevoir pendant des semaines ; il fallut que le notaire vienne le voir et lui fasse comprendre les complications qui s'annonçaient : les ouvriers demandaient à être payés pour tout le temps qu'ils étaient restés à disposition — en un mot, il fallait régler les comptes et conclure définitivement les travaux. Levant la main droite d'un air ennuyé, João Felício fit comprendre qu'il consentait, mais précisa qu'il ne s'en occuperait pas personnellement : il octroya une procuration au notaire pour qu'en son nom il mette fin à tout. Il signa la procuration et tomba dans une léthargie de quelques mois. Il feuilletait un livre illustré appartenant à D. Plácida, s'attardant sur les gravures de châteaux — il fallut que l'Évêque, lors d'une de ses visites, le lui ôtât des mains en lui interdisant, en sa qualité d'ami, de le reprendre. Il n'était pas obligé de se mortifier de la sorte ; Dieu, c'était sûr, lui avait déjà pardonné son péché d'orgueil, et ce serait un péché plus grave encore que de vouloir rester dans cette pénitence arrogante. À la surprise de tous, João Felício se soumit, restituant le livre, posant la tête sur le dossier du fauteuil, épuisé par des siècles de fatigue.

Seul Olímpio parvenait à le faire parler un peu : João Felício prenait son fils sur ses genoux et lui faisait prononcer les nouveaux mots qu'il avait appris, suivant de près son apprentissage et prenant des notes de tout dans un cahier. Olímpio ne disait plus de gros mots, il les avait remplacés par des vocables plus sociables. Et João Felício lui en enseigna d'autres, qui furent vite appris.

Alors que l'hiver suivant prenait fin, la maison recommençait à avoir des visites, timides d'abord, s'habituant vite à voir dans son salon l'ombre inoffensive et taciturne de João Felício. Le mercredi, on jouait au tric-trac et l'on fumait, après avoir dégusté des gâteaux et du café. Finalement, D. Plácida jouait du piano et les visiteurs prenaient congé de João Felício, par un serrement de main rapide et formel, auquel João Felício commençait cependant à répondre, à proximité du Nouvel An, avec une chaleur hésitante. À partir de ce moment, on estima qu'il était guéri, tout au moins dans l'esprit.

Mais il ne l'était pas : D. Plácida s'inquiétait de la manière distraite avec laquelle il portait la cuillère de soupe à sa bouche, en renversant des gouttes sur sa poitrine. Elle faisait en sorte qu'on le conduise dans le petit jardin et là, sous les feuilles tendres de la treille, elle lui lisait des passages choisis de romans, qui se transformèrent vite en livres. De vive voix, elle lui traduisit *Le Génie du christianisme*, lui expliquant les passages les plus obscurs. Parfois, pendant la lecture, Olímpio venait se nicher aux pieds de son père et restait là, la tête penchée, attentif au son des mots ; il s'endormait ainsi, et la mère et le père l'observaient tendrement et la lecture était interrompue pendant un instant pour reprendre sur un ton plus bas. Après Chateaubriand, D. Plácida voulut lire des poèmes, mais João Felício refusa : il ne les comprenait absolument pas et, qui plus est, les considérait comme une perte de temps — lui qui disposait de tout le temps du monde. Un après-midi, alors que D. Plácida se hasarda à commencer *La Dame aux camélias*, il y eut une agitation insolite devant la maison : les deux lions arrogants, commandés depuis longtemps au Portugal, arrivaient enfin, dans des caisses rembourrées de sciure de bois. João Felício insista pour surveiller personnellement tout le travail d'ouverture des caisses et voulut

s'entendre avec le maçon pour la disposition des lions. De son fauteuil à roulettes, il coordonna, avec un sourire incrédule, l'élévation des deux animaux à leurs postes sur des piliers, une ascension laborieuse, réussie grâce aux cordes et aux bras de trois serviteurs, sous le regard de Camille Arnoux et de tout le voisinage. C'étaient deux merveilles de férocité immobile, les griffes dressées en l'air et les gueules grandes ouvertes.

— Ces lions sont mon image, dit João Felício.

Il resta un instant méditatif et se retourna ensuite vers sa femme :

— Maintenant, ce cadeau que j'avais pour toi est vraiment prêt.

Camille Arnoux fit l'éloge de la beauté des lions, les autres en firent autant, et même le président de la Chambre, qui passait par là, vint féliciter les propriétaires de la maison, qu'il baptisa Résidence des Lions. Pour la première fois depuis l'accident, João Felício éprouva quelque chose ressemblant à de la joie.

Et cette nuit-là, également pour la première fois dans de telles circonstances, João Felício s'unit à sa femme — un acte pénible, embarrassant, mais complet.

Le temps passa, les lions acquirent une fine patine de mousse et Olímpio commença à lire et à écrire. L'Évêque, sentant qu'il n'avait plus la force de commander personnellement tous les travaux de son estancia, acheta une petite maison dans une des rues qui débouchaient sur la place et commença à donner des leçons à l'enfant.

Lorsqu'Olímpio commença à apprendre le latin, João Felício eut la fantaisie de lui montrer les ruines du Château. Il démontra un à un les arguments de sa femme, de D. Felício et du notaire et, après qu'il eut fait préparer une charrette pour lui et deux autres pour sa suite, tous se mirent en route.

Lorsqu'ils arrivèrent aux limites de son estancia, annoncées par une grille où accoururent le contremaître et sa famille, João Felício voulut qu'Olímpio vienne s'asseoir près de lui et ils furent ainsi les premiers à distinguer les pierres du Château, desséchées par le soleil et recouvertes de lierre. Ils s'approchèrent et les autres se hâtèrent : il fallait prendre garde à ce qui aurait pu arriver. Mais João Felício montrait de la décision et, lorsqu'ils se trouvèrent près des fondations de la tour droite, il demanda qu'on le fasse descendre de la charrette et, s'appuyant aux bras de deux hommes, il fut conduit jusqu'à la première rangée de pierres, s'y agrippant comme à une balustrade. Il appela sa femme, il appela son fils et mit la main sur l'épaule de ce dernier. Ivre de nostalgie, il dit à D. Plácida :

— C'était ça que je te préparais. Dieu n'a pas permis que je finisse.

D. Plácida voulut dire quelque chose d'important, mais la compassion pour cet homme l'accablait. Elle murmura à peine :

— Pour moi, c'est comme si c'était fini... quelle folie. João Felício se pencha sur Olímpio.

— Un jour, ce sera à toi de le finir.

Olímpio contempla l'immensité des pierres ; et la fatigue, le soleil et tout cet appareil l'étourdirent un peu et il voulut s'en aller. Son regard fut attiré par un lézard marron qui, s'enfuyant, alla se cacher dans une fissure. Et la lame d'une sueur subite descendit le long de la colonne vertébrale de l'enfant.

Le soir tombait lorsque João Felício ordonna que tout le monde se rende à l'estancia. Après le dîner, l'Évêque raconta des histoires amusantes sur ses paroissiens et le notaire improvisa la déclamation de quelques vers. D. Plácida ne dit pas un seul mot, mais à l'aube, dans des draps sentant le renfermé et sur un lit grinçant,

elle reçut en elle la semence affaiblie qui, écoulés les mois nécessaires, ferait naître cet enfant à qui D. Felício, obéissant à un caprice de son esprit classique, donna, sur les fonts baptismaux, le nom d'Arquelau.

João Felício n'eut pas la joie de profiter de cette paternité tardive : il mourut en automne, sans avoir jamais soupçonné que les quelques douleurs qu'il avait à l'estomac se transformeraient en un cancer fulminant. Il mourut au lever du soleil et sa dernière sentence fut un grognement que l'Évêque traduisit ainsi :

— Je meurs heureux.

Traduit du portugais par Florence Carboni